

Un effet du discours du capitalisme

Anne-Marie Devaux¹

Je vous propose ce travail comme une tentative de rendre compte d'un questionnement dans ma pratique analytique avec des jeunes gens âgés de * 18 à 25 ans, hommes et femmes, issus de milieux sociaux très différents et qui sont arrivés dans mon cabinet. Parmi eux, des névrosés, mais aussi des psychotiques et des pervers.

Ce qui s'offrait à mon écoute me laissait perplexe et interrogative.

Que faire ? Comment m'y repérer ?

Bien que ce ne soit pas à proprement parler psychanalytique, on pourrait procéder à un relevé, le plus exhaustif possible, des traits, des comportements, des caractéristiques, des dits, ... de ces jeunes de façon à élaborer une symptomatologie.

En voici les lignes de force.

On retrouve chez ces jeunes une sorte d'invariant : un parcours chaotique, égaré, sans balises stables.

Tout d'abord, sur le plan scolaire : le plus souvent, ils ont terminé des études secondaires, parfois avec d'extrêmes difficultés qui ne sont manifestement pas liées à un manque de capacités intellectuelles.

Ce cycle achevé, ils s'engagent, parfois après 1 ou 2 année sabbatiques, dans des études supérieures qu'ils lâchent assez vite, qu'ils reprennent vaille que vaille et qu'ils abandonnent finalement. Les raisons qu'ils invoquent sont multiples et variées.

Commence alors une sorte d'errance scolaire : ils vont d'école en école, de faculté en faculté, d'écoles privées en stages et formations diverses sans boucler leur parcours. Certains finissent par décrocher un diplôme quelconque qui ne les intéresse pas vraiment et dont ils ne font pas usage pour s'inscrire dans un circuit professionnel.

La suite emboîte la même logique. Ces jeunes sont dans une situation précaire, oscillant entre le chômage et les petits boulots dans le secteur de l'Horeca ou dans le social. C'est du reste un travail qui ne les intéresse pas, mais qui les maintient hors de la marginalité. Certains disent aspirer à une réussite sociale et à une aisance matérielle : «*une vie chouette*», disent-ils. Mais cette aspiration est déconnectée des moyens pour y parvenir.

On retrouve cette absence de centre de gravité dans les relations de ces jeunes. Le

¹ Exposé lors de la rencontre organisée par Humus et Tourbillon à Bruxelles le 1^{er} octobre 2005 dans le cycle de rencontres intitulé "*Jouissance(s) et lien social*".

nombre des relations qu'ils «brassent» surprend par son étendue, mais elles paraissent interchangeable. Un copain remplace aisément l'autre et l'éloignement ne les affecte guère.

Il y a peu de place pour un choix dans leur positionnement relationnel. c'est surtout l'horreur de la solitude qui les guide. En revanche, dans le groupe, ils ont le sentiment de vivre, d'exister, d'échapper au vide. L'alcool et la drogue viennent également suppléer à ce vécu de vide et sont, à ce titre, consommés sans modération.

En ce qui concerne la vie amoureuse, les ruptures et les changements de partenaires sont vécus comme un détour forcé et douloureux dans leur quête du partenaire qui ferait capiton et qui donnerait un sens à leur vie.

Quand la rencontre se produit, le partenaire semble apaiser la vie plutôt chaotique de ces jeunes et leur permet de s'y arrimer et de se projeter dans l'avenir. Pas sans mal, bien sûr, car cet accrochage de type fusionnel à un semblable idéalisé ne laisse guère de place au manque et est de ce fait très fragile.

Ce type de lien amoureux se fige dans la dimension imaginaire de la complémentarité, de l'enclos à deux et il leste le sujet d'une pseudo-consistance. Celle-ci ne peut que s'effondrer quand surgit une difficulté dans leur existence.

En effet, en deçà de sa dimension réaliste et «objective», l'épreuve renvoie fondamentalement à la rencontre, incontournable puisque de structure, avec le réel du non-rapport sexuel qu'ils tentent d'esquiver, de contourner. Comment faire face à ce réel alors qu'on a usé jusqu'alors de toutes les stratégies d'évitement possibles pour s'en mettre à l'abri ?

C'est souvent à l'occasion de tels vacillements que ces sujets viennent consulter un psy.

On retrouve cette même impression de navigation sans boussole quand ils tentent de déplier les coordonnées de leur histoire : leur récit témoigne d'une extrême difficulté à subjectiver leur histoire et à établir des liens entre des événements et telle inclinaison de leur parcours.

Par conséquent, il ne leur est pas non plus aisé d'interroger leur place ni leur responsabilité de sujet dans les situations douloureuses qu'ils ont pu rencontrer.

On pourrait également ajouter pêle-mêle l'ennui, un engagement purement verbal pour de grandes causes humanitaires, leur profond désintérêt pour les affaires de la cité, leur goût, du moins chez certains, pour des performances mettant en jeu une jouissance du corps dont les limites sont sans cesse repoussées.

Naturellement, aucun de ces jeunes ne s'inscrit tout entier dans ce catalogue à tout le moins hétéroclite.

Le problème avec cette approche phénoménologique est qu'elle ravale le symptôme à un style de vie dépeint sur un mode négatif.

De ce fait, cette grille de lecture ne peut induire qu'une clinique du déficit. Celui-ci se situerait à différents niveaux :

1) Symbolique, d'abord : ces jeunes seraient en panne d'outils symboliques pour affronter les formes contemporaines du malaise dans la civilisation.

2) A un niveau plus imaginaire, on pourrait dire que ces jeunes manqueraient d'«*assises identitaires*», selon l'expression de Hiltenbrand. (Hiltenbrand J-P, *Insatisfaction dans le lien social*, Ramonville Saint-Agre, Erès, 2005)

3) Dans une telle clinique, le vide - dont se plaignent effectivement ces jeunes - serait appréhendé comme vide du sujet : sujets vides de projets, dans l'ennui, les fuites diverses et l'errance.

On confond ici le sujet barré et le moi, le manque-à-être qui, lui, est de structure et le vide existentiel qui est à situer au niveau du moi.

En réalité, il ne s'agit d'ailleurs pas d'une clinique du vide mais, bien au contraire, d'une clinique du trop plein, c'est-à-dire du *manque de manque*, selon l'expression de Lacan dans le séminaire sur l'angoisse.

En tout état de cause, cette approche descriptive et cumulative visant à objectiver le symptôme ne peut qu'égarer le psychanalyste : il ne s'agit en effet pas de traiter tous ces sujets semblablement, comme le feraient les thérapies comportementalistes ou une psychiatrie biologique qui prescrirait anxiolytiques et antidépresseurs.

Tout simplement parce que ce «*ravalement*» est déjà effectué quand ils viennent consulter et il ne dit rien de comment ils sont impliqués dans cette «*lobotomie*» du désir.

On peut aussi chercher du côté du social les raisons de ce déficit : il serait lié aux dysfonctionnements de notre société et aux effets pervers du discours du capitalisme.

Sans entrer dans le détail, citons la chute des idéaux et des valeurs, les remaniements profonds dans la famille qui modifient les relations de parenté et de filiation, tout cela se trouve subsumé par la déliquescence de la fonction paternelle.

Et puis, il y a l'incidence du discours du capitaliste qui promeut cet *homme nouveau* performant, jeune, beau, mince, aux dents blanches ; individualiste, certes, mais sachant communiquer, parler toute honte bue de l'argent, entrer dans la compétition et éliminer le «*maillon faible*» avec aisance ; être un peu branché *New Age* et spiritualité, mais tout en restant sportif, etc. ?

Mais, évidemment, il y a un revers de la médaille : le délitement et la fragilité des liens sociaux, la ségrégation et la promotion du droit à jouir des objets de consommation que la science et la technologie mettent à notre disposition.

Que penser de cette 2e grille de lecture ?

Tout d'abord, elle «colle» trop bien au discours de nombreux jeunes. Ceci devrait nous mettre la puce à l'oreille et nous inciter à la prudence.

En effet, ces jeunes situent leur liberté de sujet dans l'acte de s'affranchir des valeurs parentales (celles du discours du capitalisme).

Que ceci soit mis en exergue par ces jeunes ne doit pas empêcher l'analyste de vérifier au cas par cas ce qu'il en est. L'analyste ne pourra qu'errer s'il réfère son action à une théorie extérieure à son champ, aussi séduisante et pertinente soit-elle.

En effet, le champ analytique, c'est celui du sujet de l'inconscient et de la jouissance. Et ce qui est là en jeu avec ces jeunes, c'est précisément la possibilité ou non de remettre le sujet dans le circuit, alors qu'il s'efface lui-même dans un discours tout fait et dans lequel il se glisse comme un petit caméléon.

L'autre écueil tient à l'érosion qu'a subi le terme de symptôme dans le discours courant et dans la clinique contemporaine. Comme le souligne C. Soler, la tendance actuelle consiste à considérer comme symptômes les divers maux des sujets contemporains et à traiter pêle-mêle les troubles de la conduite, les troubles de l'oralité, les souffrances, la misère existentielle, les passages à l'acte, etc. (Soler C., *Psychanalystes, encore un effort, Revue de Psychanalyse du Champ lacanien*, 2, 2005, p. 18)

Comment faire avec cette banalisation du symptôme ? Qu'est-ce qu'un symptôme, finalement, dans le champ de la psychanalyse ?

Le retour aux textes freudiens, le concept lacanien de jouissance et le discours du capitalisme m'ont assurément permis d'y voir un peu plus clair.

En 1912, dans son texte «*Contribution à la psychologie de la vie amoureuse*», Freud émet l'hypothèse qu'il peut y avoir «*quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle qui ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction.*»

C'est dire que le manque de satisfaction ne relève pas des arrangements sociétaux : excès de répression ou, au contraire, offre de jouissance sans limitation, mais est il constitutif de la sexualité humaine.

Autrement dit : il y a dans la structure du sujet un «défaut» fondamental, un manque impossible à résorber. C'est ce que désigne le concept lacanien de réel.

Ce manque dont s'origine le désir, mais aussi le symptôme, le discours du capitalisme se propose de le colmater avec sa panoplie d'objets issus de la science.

Le leurre est là : l'objet consommable vient s'offrir comme remède à l'insatisfaction, ce qui entraîne le sujet dans la ronde infernale d'une consommation d'ersatz.

En fait, comme le dit très bien Christian Demoulin : «*Le discours du capitaliste veut*

résoudre la question du désir par le gain de jouissance. C'est plus subtil que les solutions par le discours du maître qui exigent la soumission dans l'attente d'une jouissance dans un monde futur. Mais le désir se révèle irréductible.» (Demoulin C., *Sortir du discours capitaliste ?*, *Revue de Psychanalyse du Champ lacanien*, 2, 2005, p. 120) Si le malaise dans la civilisation tel que Freud l'a rencontré se doublait pour le sujet d'un sentiment de culpabilité, il se soutient aujourd'hui de la revendication du droit à la jouissance, entrant ainsi dans une logique individualiste qui met à nu son socle pulsionnel..

L'incidence subjective de ce fait de société se repère aisément dans la clinique avec ces jeunes.

Tout d'abord, dans ces cures, le symptôme auquel l'analyste a affaire se présente massivement sous sa face de jouissance close, ce qui le rend tel quel inaccessible au travail de déchiffrage.

Ensuite, on pointe une plus grande fermeture de l'inconscient chez ces sujets, ce qui ne facilite évidemment pas leur entrée dans le dispositif analytique.

Ces éléments m'incitent à dire que l'analyste est confronté à une difficulté que je ramasserais dans cette formule : comment permettre à ce patient de devenir un analysant ?

Ce passage du patient à l'analysant peut se produire à l'occasion de quelque chose qui a valeur d'acte. Mais, contrairement à son acception habituelle dans le champ de la psychanalyse, cet acte est attendu de l'analysant à l'entrée de la cure. En effet, c'est lui qui doit *«porter son affaire au niveau du discours»*, comme le dit Patrick Valas dans son livre : *«Oedipe, reviens, tu es pardonné.»*

L'analysant doit donc consentir à mettre en jeu une parole qui tire à conséquence, c'est cela qui introduit une discontinuité dans la signification figée du discours. C'est ce travail qui subvertit le symptôme dans son versant de signe, d'indice d'une souffrance ou d'une identification. (Ex. : *je suis déprimé ...»*)

Mais le symptôme convoque aussi le désir de l'analyste pour permettre à l'analysant de s'extraire du discours courant.

En effet, si on souscrit au postulat selon lequel l'inconscient n'existe que si on l'écoute, il importe évidemment que l'analyste règle son écoute sur les signifiants qui organisent le discours du sujet et qui se répètent indépendamment de ce qu'il veut dire.

Que l'analyste relève de tels signifiants produit chez l'analysant un effet de division.

Cette division du sujet permet à l'analysant de passer d'une chaîne signifiante à une autre. Ce déplacement dans le symbolique remanie la réalité, l'imaginaire et le symptôme. Cependant, cela ne se produit que si l'analysant tire les conséquences de ses dits dans une opération de déduction. C'est là que l'analyste, et pas seulement le dispositif, est attendu : *«C'est à lui de pousser l'analysant à participer, à*

prendre sa part avec la parole », comme l'écrit Claire Harmand. (Harmand C., *Interprétation et fin d'analyse : le pas de dire, Zig-Zag, Bulletin de l'ACF-Belgique*, 8, mai 1998)

Cette pratique vaut bien sûr pour tout sujet, mais plus encore pour ces jeunes. Se cantonner dans un silence bienveillant laisserait la cure dériver vers nulle part. Il convient donc de ne pas les lâcher, de ne pas les laisser filer, mais de serrer au plus près cette trame signifiante.

Il m'apparaît que lorsque ces jeunes rencontrent le désir de l'analyste sous la forme de ce «ne pas les lâcher», ils y répondent et cela fait point d'«accroche» dans la cure, dans le transfert. C'est cette ouverture à une parole qui sollicite la singularité du sujet qui permet qu'à terme soit cernée la dimension de réel et de jouissance inclus dans le symptôme. Et qui permettra éventuellement un autre nouage des 4 ronds du réel, de l'imaginaire, du symbolique et du symptôme. Mais pour cela, il faut le temps d'une cure.

N'est-ce pas ainsi que nous pourrions subvertir la tendance actuelle au «tout soigner, tout guérir», vite et bien, et pour pas cher ? L'analyste n'est-il pas le seul à soutenir que le symptôme est toujours une solution du sujet ?

Anne-Marie Devaux